

M. ALBÉRIC MAGNARD

LE MUSICIEN DE « BERENICE »

nous parle de son Œuvre

QUI SERA JOUÉE DEMAIN A L'OPÉRA-COMIQUE

M. Albéric Magnard, le fils du brillant successeur de Villemessant au *Figaro*, Francis Magnard, est, il l'a écrit franchement lui-même, « de ces privilégiés qui n'ont pas à gagner leur vie ». Il habite d'un bout de l'année à l'autre en Seine-et-Oise, pas très loin de Senlis, le joli manoir des Fontaines, qui réalise ce rêve du confortable dans l'isolement que forment tous les poètes et tous les musiciens, mais dont la réalisation n'est, hélas ! le plus souvent permise qu'à de riches commerçants retirés des affaires. Autour de ce manoir, c'est un admirable paysage de bois, de vallées, de rivières, aux aspects variés, tantôt limité par des rideaux d'arbres, tantôt s'échappant à pente de vue — aérien, lumineux.

Une seule mélancolie dans l'existence dorée de M. Albéric Magnard — petit homme à bonne et ronde figure rouge, trapu, débordant de santé rustique. Compositeur, M. Albéric Magnard est, à quarante-six ans, resté un « jeune ». Disciple enthousiaste de Vincent d'Indy, il n'a encore fait représenter jusqu'ici — en 1892, à la Mennais de Bruxelles — qu'un acte dramatique : *Yolande*, que Mlle Christian, devenue Mme Vagué, et le baryton Séguin interprétèrent brillamment, mais qui, de l'aveu même de l'auteur, « n'en tomba pas moins dans l'oubli après deux représentations tumultueuses ». Puis il écrivit, d'une plume doublement experte, les trois actes d'une tragédie : *Guerceur*, que M. Albert Carré se désola de « n'avoir pas les moyens de monter ». Heureusement, le directeur de l'Opéra-Comique n'eut pas plutôt causé la blessure qu'il offrit le barreau, et, ayant lu la partition, éditée depuis deux ans, de *Bérénice*, il promit à M. Albéric Magnard de représenter cette dernière œuvre. La promesse est à la veille d'être tenue, et nous allons entendre *Bérénice* salle Favart.

— Je veux tout d'abord, me dit M. Albéric Magnard, rassurer les admirateurs de Racine. J'aime trop sa *Bérénice* pour ne pas l'avoir respectée.

Depuis cinq ans entiers, chaque jour, je la vois. Et crois toujours la voir pour la première fois.

« Quel musicien aurait la témérité inouïe d'ajouter des notes à ces alexandrins, d'un charme si profond, d'une fluidité parfaite ? Les chefs d'œuvre de la littérature n'ont rien à craindre de mes violons et de mes flûtes. Je laisse à des compositeurs illustres le tort d'avoir été moins scrupuleux que moi à leur égard.

« Ce n'est pas à Racine, d'ailleurs, que je dois l'idée première de mon œuvre, mais à un amateur d'art, esprit curieux, passionné. Pourquoi ne pas le nommer ? Il s'appelle Paul Poujaud.

« Un jour qu'au sortir de quelque concert je lui parlais de la difficulté de trouver de bons sujets lyriques. — « Mais, me dit-il, les meilleurs sujets sont les plus connus. Tenez, il y a une figure de femme qui vous conviendrait à merveille. » — « ? » — « *Bérénice*. » Le soir même, cette reine charmante s'emparait de mon esprit.

« J'emportai le tome II de mon Larousse. J'y trouvai un renseignement précieux. J'appris l'existence antique d'une *Bérénice*, non moins célèbre que la reine de Judée, une *Bérénice* égyptienne qui, pour hâter l'heureux retour de son mari parti en guerre, coupa sa chevelure et l'offrit à Vénus Aphrodite. Attribuer ce sacrifice à l'amante de Titus fut l'affaire d'un instant. Je tenais le dénouement de ma tragédie avant de l'avoir commencée.

« Ayant aussi consulté Duruy, j'appris que *Bérénice* avait quatorze ans de plus que Titus, soit cinquante-deux ans, quand il devint empereur. D'un coup d'archet audacieux, je rajeunis *Bérénice* de vingt-deux ans. Je fis d'elle une femme belle et ardente, dans l'épanouissement de sa vie amoureuse.

« En même temps, j'adjoignais à mes célèbres amants un personnage imaginaire, Lia, nourrice de *Bérénice*, qui facilitait mon exposition, et un personnage historique, Mucien, rival puis allié de Vespasien, à qui ce dernier dut l'empire. Il devint, transformé par moi, un vieux Romain classique qu'il ne fut certainement pas dans la réalité.

« Il ne me restait plus qu'à me créer une atmosphère d'harmonie douloureuse et de tendresse sacrifiée. Je m'absorbai dans le quatrième livre de l'*Énéide*. Je ne tardai pas à partager l'enthousiasme de Berlioz pour le roi des poètes et je résolus d'aggraver les raisons qu'ont mes amants de se fuir en frappant *Bérénice* de stérilité.

« J'ai employé, pour le poème, que j'ai tenu à écrire moi-même, la prose rythmée qui m'a déjà servi dans mes livrets antérieurs. On y trouvera en abondance les mètres de six, huit, dix et douze syllabes.

« Ma partition est composée dans le style wagnérien. Dépourvu du génie nécessaire pour inventer une nouvelle forme lyrique, j'ai choisi parmi les styles existants celui qui convenait le mieux à mes goûts tout classiques et à ma culture musicale toute traditionnelle. J'ai seulement cherché à me rapprocher le plus possible de la « musique pure ». J'ai réduit le récitatif à peu de chose et j'ai donné à la déclamation un tour mélodique souvent accentué. L'ouverture est de coupe symphonique, le duo qui termine le premier acte de forme concertante. J'ai employé la fugue dans la méditation de Titus, la douce harmonie du canon à l'octave dans toutes les effusions d'amour. Enfin je ne me dissimule pas que le rythme qui accompagne le retour de Titus au troisième acte a un peu trop l'allure d'un final de sonate. Il est possible que ma conception de la musique dramati-

que soit fautive. Je m'en excuse d'avance auprès de nos esthètes les plus autorisés. « On reprochera à mon œuvre d'être dénuée d'action et de mouvement. Racine a répondu lui-même à cette critique dans la préface de « *Bérénice* ». Or les arguments de Racine n'ont rien perdu de leur valeur. Au vingtième siècle comme au dix-septième, une action théâtrale simple, dénuée d'incident, reste légitime. J'ai pensé avoir le droit d'écrire une pièce où l'intrigue se réduit à un débat de conscience, comme je crois avoir celui d'admirer « *Timon d'Athènes* » autant que « *Macbeth* », « *Tristan et Yseult* » autant que les « *Maîtres Chanteurs* ».

Max Heller.

Usine de Produits Chimiques INCENDIÉE A AUBERVILLIERS

Les dégâts sont assez importants

Un très violent incendie a éclaté cette nuit dans l'usine de produits chimiques Linet, rue de la Haie-Coq, à Aubervilliers.

Vers minuit, le gardien, en faisant sa tournée, aperçut une épaisse fumée s'échappant par les fenêtres d'un corps de bâtiment situé au fond de la cour.

L'alarme fut donnée et les pompiers de la localité organisèrent rapidement les premiers secours. Le sinistre menaçant de prendre des proportions considérables, l'état-major des pompiers de Paris fut prévenu par téléphone : deux pompes à vapeur ne tardèrent pas à arriver, et grâce à cette intervention, le feu put être circonscrit.

Ce n'est qu'après cinq heures d'efforts que tout danger fut enfin conjuré.

Les dégâts matériels sont évalués à une cinquantaine de mille francs.

Les causes du sinistre n'ont pu être nettement établies ; on croit que le feu a été provoqué par un court-circuit.

Par suite de la destruction d'une partie de l'usine, un tiers des cent cinquante ouvriers qui y sont employés va se trouver obligé de chômer.

LA LOI du Sauvetage de l'Enfance

M. le ministre de l'Agriculture a annoncé à la Chambre des députés le dépôt d'un projet de loi tendant à réglementer les conditions de production et de vente du lait destiné à l'alimentation de l'enfance.

Pour prévenir les maladies transmissibles par le lait, et pour que celui-ci offre toutes garanties de salubrité, il devra subir une pasteurisation à une température supérieure à 80° ; par contre, tout lait mis en vente non pasteurisé devra provenir de vaches tuberculées et d'étables soumises à un contrôle vétérinaire rigoureux et officiel.

La Société laitière Maggi s'est déjà préoccupée d'améliorer la production du lait qui lui est livré par ses fermiers fournisseurs, en soumettant leurs étables à un contrôle vétérinaire permanent. Bien qu'elle se soit souvent heurtée à des sentiments de résistance passive, elle n'en a pas moins poursuivi avec ténacité cette œuvre si utile pour la santé publique, et les sacrifices qu'elle s'est imposés pour combattre la tuberculose bovine et les autres maladies contagieuses commencent à porter leurs fruits.

Toutefois, comme la Société laitière Maggi en a déjà donné précédemment connaissance, afin d'offrir une sécurité absolue au consommateur, elle pasteurise le lait destiné à la vente à une température supérieure à 80 degrés.

Le lait vendu par la Société laitière Maggi dans ses nombreux dépôts de Paris et de la banlieue offre donc les garanties les plus absolues. Il n'est donc pas surprenant que la Société laitière Maggi reçoive par milliers les félicitations des mères de famille pour les excellents résultats obtenus avec son bon lait dans l'alimentation de leurs petits enfants.

Le Sabotage du « Jean-Bart »

Une ordonnance de non-lieu

Brest, 12 décembre. — L'instruction ouverte par le tribunal maritime sur le sabotage commis à bord du dreadnought « *Jean-Bart* » n'a recueilli aucun élément précis.

En conséquence, le préfet maritime vient de signer une ordonnance de non-lieu en faveur de l'ouvrier électricien Leguén, qui avait été soupçonné d'avoir commis ce sabotage.

Conseils aux Lectrices de la « Presse »

Les femmes raffinées aiment en général les fleurs et les parfums ; ceux-ci, d'ailleurs, rappellent ces merveilles de la nature : roses, lys, œillets, etc., etc. Le dégoût qu'ont certaines personnes pour les parfums, à moins que cela ne vienne d'un malaise, dénote une âme sans idéal et peu artiste, vulgaire pour mieux dire. A ceci comme à toutes les règles il y a des exceptions. Bien entendu, il faut sentir bon, mais ne pas s'imprégner d'odeur trop forte, ce qui n'est pas de bon ton. Une amie très « amateur » de parfums me donne pour mes lectrices de la *Presse* cette recette ; cette odeur, dénommée « *Royal parfum* », est, paraît-il, suave, délicate et embaumée : extrait d'héliotrope 30 grammes, extrait de lilas 15 grammes, essence de bergamote 3 gouttes, extrait d'iris ambré 15 grammes, extrait de muguet 10 grammes, extrait de tubéreuse 5 grammes. On mélange tout simplement et on... sent bon. Pour se procurer ces diverses matières, il faut aller chez un grand pharmacien ou mieux chez un marchand de produits chimiques ; rue Racine ou place de la Sorbonne, il y en a plusieurs. — RITA.